

SUSANNA KÜNZL, *Ein Komplex von Formschüsseln für Megarische Becher*. Die »Mainzer Werkstatt«. Kataloge Vor- und Frühgeschichtlicher Altertümer, Band 32. Verlag des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, Mainz 2002, in Kommission bei Dr. R. Habelt, Bonn. 86 Seiten, 11 Abbildungen im Text (Karten, Profile und Diagramme), 220 Tafeln (Photographien und Zeichnungen), 1 Beilage.

L'«atelier de Mayence» désigne de façon conventionnelle un groupe de 114 moules ou fragments de moules pour la fabrication de bols hellénistiques à reliefs. Ce matériel est parvenu, il y a quelque trois décennies, dans différentes collections allemandes, principalement (76 pièces) dans celle du Römisch-Germanisches Zentralmuseum; la Staatssammlung de Munich conserve, de son côté, un lot de 31 pièces. Les provenances sont incertaines: pour la série munichoise, on indique la région d'Ankara; pour celle de Mayence, l'origine serait très généralement micrasiatique. Des lieux de trouvaille plus précis sont donnés pour des acquisitions du Séminaire archéologique de l'Université de Francfort (Cnide et l'arrière pays de Pergame pour les n<sup>o</sup> 79 et 87 du catalogue; anciennement dans une collection privée).

L'auteur ne disposait donc, au départ de son enquête, d'aucun contexte de fouille ni d'aucune information sûre qui lui auraient facilité la localisation et la datation de son matériel. Tels sont pourtant les enjeux d'une étude qui a l'ambition d'aller même au-delà des simples interrogations sur la chronologie et la région de la fabrication. C'est le fonctionnement même d'un atelier de bols mégariens que l'auteur se propose de décrire. En dépit des inconnues soulignées plus haut, le matériel paraît s'y prêter, car il se caractérise par une grande homogénéité, tout en présentant des variations qui ouvrent la voie aux raisonnements internes et aux classements archéologiques.

Les documents réunis constituent le plus remarquable ensemble de moules pour céramiques à reliefs que l'on connaisse depuis la publication des moules de Pella (Γ. Μ. Ακαμάτης, Πήλινες μήτρος αγγείων από τη

Πέλλα. Δημοσιεύματα του Αρχαιολογικού Δελτίου 51 [Athènes 1993]). L'auteur y signale plusieurs traits remarquables, dont elle tire des conclusions d'un évident intérêt :

– Beaucoup de moules sont intacts ou se laissent restaurer au point d'être quasi complets. Ce constat exclut l'hypothèse d'un remblai ou d'un dépotoir d'atelier.

– L'importance numérique et l'homogénéité de la série suggèrent une provenance commune et même un lieu de trouvaille plutôt resserré. Le modèle qui paraît s'imposer est alors le cas de figure de Pella : un magasin de fabrique où était stocké de l'outillage abandonné sur place en raison d'une destruction rapide et définitive.

– A la différence cependant du complexe de Pella, dont plusieurs séries iconographiques sont attestées sur des bols issus des moules publiés ou de moules approchants (U. SINN, Die homerischen Becher. Hellenistische Reliefkeramik aus Makedonien. Mitt. DAI Athen Beih. 7 [Berlin 1979] passim; bols érotiques à inscriptions : G. SIEBERT, Ant. Kunst 27, 1984, 14–20 et moule de Pella, Cat. n° 322, pl. 226–230; nombre de calices végétaux), on ne connaît aucun vase qui corresponde à un moule de l'« atelier de Mayence ». L'auteur en déduit le caractère local de la production et l'absence de tout marché d'exportation. Le skyphos à reliefs du Musée de Würzburg, provenant peut-être de Laodicée du Lykos, n'a qu'un seul poinçon de commun avec un des nouveaux moules (p. 25, fig. 11 et p. 69 n° F 17) : témoignage, à mes yeux, trap isolé et trop fragile pour songer à localiser la fabrique ou sa clientèle sur la route commerciale qui, par la vallée du Méandre, conduisait d'Ephèse à l'Euphrate.

– Par une louable prudence scientifique, l'auteur avertit du reste son lecteur que l'« atelier de Mayence » peut résulter du hasard d'un sondage limité (par ex. au-dessus d'un rayonnage où était posé un lot de moules parmi d'autres), ce qui expliquerait à la fois l'étonnante absence du moindre fragment de vase et le déséquilibre entre les séries identifiées.

Quoi qu'il en soit d'une possible illusion d'optique, la tentative de reconstruction de la fabrique sur les bases du matériel actuellement disponible mérite bien des compliments. Les documents sont classés selon la méthode des poinçons qui s'est imposée à la plupart des spécialistes depuis la publication des bols à reliefs de Délos par A. LAUMONIER (Exploration Arch. Délos XXXI [Paris 1977]). L'auteur distingue sept formes de moules à paroi plus ou moins tendue, plus ou moins évasée, le profil définitif du vase résultant du coup de pouce final sur le tour pour obtenir l'inclinaison souhaitée du rebord : aucune vérification n'est ici possible. Outre les bols « en pomme de pin » (forme S7 sur la fig. 7 et pl. 216), on retiendra surtout deux catégories de bols, fortement différenciés par la taille : le diamètre à l'ouverture avoisine 10 cm ou 18,2 cm. Statistiquement il apparaît, à l'une ou l'autre exception près, que le même type de bol est décoré avec le même jeu de poinçons : les formes S1–S2 correspondent quasi exclusivement aux vases rattachés au « Groupe 1 » (n°s 1–67 du catalogue). Il n'est pas facile d'interpréter ces constats en termes de réalités artisanales. L'auteur penche, non sans arguments, pour une claire division du travail à l'intérieur de l'atelier.

On aimerait pouvoir tirer d'autres certitudes des deux signatures rencontrées sous différentes formes : APTE-MOYΣ est un génitif possessif, mais que signifie « moule d'Artémis » ? Qu'il s'agit de l'outil de travail du potier Artémis ? Ou de celui de Kra(téros), quand l'inscription dit KPA ou XKPA (peut-être Κρατέγου, selon la suggestion de S. Künzl) ? Lorsque APTEMOYΣ est accompagné d'un Δ (sic, n° 3), cette dernière lettre est-elle un chiffre désignant le 4<sup>e</sup> moule de la boîte à outils du potier ? Toute cette épigraphie vasculaire a ceci d'étonnant qu'elle se situe toujours (à l'exception d'un A sur l'un ou l'autre exemplaire) sur la paroi externe des moules et qu'elle est, par conséquent invisible sur le vase fabriqué. Je ne connaissais pas ce cas d'espèce lorsque je m'interrogeais naguère sur l'usage des signatures sur les bols mégariens (G. SIEBERT, Recherches sur les ateliers de bols à reliefs du Péloponnèse à l'époque hellénistique, 1978, p. 216–220; « Signatures d'artistes, d'artisans et de fabricants dans l'Antiquité Classique, Ktema 3, 1979, p. 111–131). Que la pratique révélée par l'« atelier de Mayence » soit à usage strictement interne relève de l'évidence et conforte peut-être l'hypothèse qu'il en était ainsi la plupart du temps, quand le nom du potier est indiqué, sur le médaillon ou dans le décor, par une brève initiale ou par un monogramme que seul un homme du métier (fabricant ou marchand) pouvait déchiffrer. Enfin quelles étaient ici les fonctions d'un Artemis ou d'un Kra(téros) ? Il me semble impossible que leur seul travail ait consisté à tourner des moules « bruts » (*Rohlinge*), car il n'en fallait pas une quantité et la durée de vie de ces instruments était assez longue. Les potiers de la fabrique étudiée ici composaient eux-mêmes leurs décors et peut-être taillaient les poinçons dont ils avaient l'emploi.

En effet, tout cela n'exigeait que peu de talent artistique. Le décor purement paratactique, sans aucune frise cohérente, sans souci d'échelle ni de proportion, est réalisé à l'aide de poinçons d'une grande médiocrité, souvent recrusés. Le décor figuré, très pauvre, comporte des motifs à peine lisibles (l'Eros F 1, le groupe Eros-Aphrodite F 17, le dauphin T 3, le lièvre T 5, le monstre marin F 7) et le rendu caricatural de l'Aphrodite anadyomène F 8 ou de l'Athéna(?) F 15 trahit un grand éloignement des sources iconographiques, une connaissance de troisième main de modèles schématisés grossièrement. De tout cela l'auteur prend acte, en proposant, dans son catalogue, les rapprochements iconographiques qui parfois s'imposent : le commentaire du poinçon G 10, contamination entre gorgoneion et masque dionysiaque, avec dérivation d'un motif « délien », est à cet égard exemplaire.

La sobriété du texte de l'auteur trouve toute son efficacité dans une illustration graphique et photographique de qualité, qui occupe la part de loin la plus importante du volume. Tous les moules sont à la fois photographiés et dessinés et le lexique iconographique des poinçons forme pour le lecteur comme une démonstration par l'image des groupes et annexes identifiés dans la production de la fabrique. On ne chicanera pas sur l'une ou l'autre attribution ni sur le fait de savoir si un motif aussi simple que la gravure d'une tige, selon qu'elle est droite ou ondulée, constitue un critère de main. On regrettera peut-être, pour le confort de la consultation, que les titres courants du lexique, n'aient pas été repris

sur les planches. L'auteur aime les diagrammes, dont les plus simples visualisent bien les données archéologiques, mais dont d'autres, avec leurs nuages de billes subtilement différenciées, ne m'ont pas semblé limpides. Au total, S. Künzl tient la gageure de reconstituer de façon quasi virtuelle un atelier de bols à reliefs, dont on ignore pour l'instant l'implantation, mais dont on apprend le fonctionnement et la chronologie: La date fin II<sup>e</sup>-courant I<sup>er</sup> siècle est dictée par la facture des moules: on parlera d'*Ausläuferprodukt*. L'ouvrage fait honneur à la série des catalogues d'antiquités du Römisch-Germanisches Zentralmuseum.

Strasbourg

Gérard Siebert